

# Moulin

**Charles Grandmougin (1850 – 1930)**  
**Poète franc-comtois**

Moulin, petit moulin, tourneras-tu toujours ?  
J'aime ta grosse roue aux palettes brunies  
D'où le flot tombe et pleure avec mille harmonies ;  
Et tes murs frais et gris abritant tes bruits sourds ;

Toute une flore étrange ondule et se balance  
Au fond de la rivière aux reflets de métal  
Et sur l'écluse en bois, l'eau par nappes s'élançe  
Pour briser en bouillons d'argent son pur cristal.

Les vastes peupliers à la plainte heureuse  
Font courir sur le sol leur ombrage mouvant ;  
Moulin, petit moulin, mon âme paresseuse  
Se mêle à ta chanson et vole avec le vent !

Couché nonchalamment sur les rives désertes  
Je contemple tes murs, de longs gramens ornés,  
Et, par les trous obscurs des fenêtres ouvertes,  
Remuantes blancheurs, des gens enfarinés ;

Ou bien c'est la meunière, alerte et rebondie,  
Qui va semant le grain dans une basse-cour  
Où le coq reluisant, à la crête hardie,  
Dans un sérail gloussant claironne avec amour ;

Et tout près, sur le bord dans une anse écartée,  
Un vieux chat, dont la griffe est un sûr hameçon,  
De sa patte rapide, au fil de l'eau jetée,  
Cherche à saisir, éclair de nacre, le poisson.

Au loin flambe et se tait la plaine découverte,  
Les immenses moissons n'ont qu'un frisson léger,  
L'or du soleil se mêle à ma pénombre verte  
Où je regarde en paix les mouches voltiger.

Avec sa voix d'argent, l'eau me dit mille choses,  
Ses changeantes clartés ensorcellent mes yeux,  
Et mille voluptés, dans son langage écloses,  
Envahissent mon cœur, qui se fait oublieux ;

C'est que le temps s'écoule à ne rien faire,  
Loin de la gloire, loin des hommes, loin du mal ;  
Dans cette pénétrante et suave atmosphère  
La splendeur du réel est un rêve idéal !

Je deviens un écho de l'arbre et de la brise ;  
Mon âme, lentement délivrée et vivant  
A l'abandon, se croit, sans en être surprise,  
Limpide comme l'eau, libre comme le vent !

Dans tes prés ombragés qu'une eau glacée arrose,  
Moulin, petit moulin, tourneras-tu toujours ?  
Hélas, en ces temps noirs d'industrie et de prose  
Nos plus simples bonheurs menacent d'être courts !

On massacre les bois, on rase les ruines,  
L'air s'obscurcit du souffle empesté des machines,  
Et du monde futur, ô campagnes divines,  
Nos rêves les plus purs seront un jour exclus !  
L'invincible bêtise aura rongé la terre,  
L'univers dénudé restera sans mystère ;  
Alors, inspireur du songeur solitaire,  
Moulin, petit moulin, tu ne tourneras plus !